

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1910

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 10 Février 1910 à 1 heure

PAR

Alexandre ABORD

Né à Mesvres (Saône-et-Loire) le 30 avril 1884

LA MÉDECINE POPULAIRE
et les Pratiques Superstitieuses
DU MORVAN



Président : M. GILBERT-BALLET, *professeur*

Juges { MM. POUCHET, *professeur*
JEANSELME, *agréé*
CARNOT, *agréé*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE, Editeur

15, Rue Racine, 15

1910

Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN	M. LANDOUZY
PROFESSEURS.	MM.
Anatomie.	NICOLAS
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale.	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale.	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales.	BOUCHARD
Pathologie médicale.	BRISSAUD
Pathologie chirurgicale.	DEJERINE
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE
Histologie.	PIERRE MARIE
Opérations et appareils.	PRENANT
Pharmacologie et matière médicale.	HARTMANN
Thérapeutique.	POUCHET
Hygiène.	GILBERT
Médecine légale.	CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	THOINOT
Pathologie expérimentale et comparée.	CHAUFFARD
	ROGER
	HAYEM
Clinique médicale.	DIEULAFOY
	DEBOVE
	LANDOUZY
	HUTINEL
Maladies des enfants.	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	GILBERT BALLEST
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux.	RAYMOND
	DELBET
Clinique chirurgicale.	QUENU
	RECLUS
	SEGOND
Clinique ophtalmologique.	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	ALBARRAN
	PINARD
Clinique d'accouchements.	BAR
	RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.	POZZI
Clinique chirurgicale infantile.	KIRMISSON
Clinique thérapeutique.	ALBERT ROBIN

Agrégés en exercice

MM.			
AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS	NOBECOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON (F.)	DUVAL (P.)	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LOEPER	RENON
BROCA (A.)	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET (A.)	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBE (M.)	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en tend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR GILBERT BALLE

Professeur de clinique à la Faculté de
Médecine de Paris
Médecin des hopitaux.
Chevalier de la Légion d'honneur

Nous tenons à assurer ici, tous nos maîtres de la Faculté et des hôpitaux de Paris de notre reconnaissance et de notre profond respect. Nous remercions particulièrement M. le professeur Gilbert Ballet du grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse : à deux reprises, nous avons eu le plaisir d'être son élève à l'Hôtel-Dieu : nous ne saurions assez lui témoigner notre gratitude.

La Médecine Populaire

ET LES

Pratiques Superstitieuses du Morvan

INTRODUCTION

Il y eut toujours, à côté de la thérapeutique scientifique, et vivant en plus ou moins bonne intelligence avec elle, une thérapeutique populaire, et par là, nous ne voulons pas parler seulement d'un ramassis de recettes souvent bizarres, mais bien d'une thérapeutique qui se tient, ayant, comme l'autre, ses théories, et parfois une méthode. Les charlatans sont, eux aussi, de tous les temps et de tous les pays, et ce serait méconnaître l'esprit humain, que de supposer qu'ils recrutent leurs seuls clients parmi les gens d'esprit un peu simple.

Les pratiques de la médecine populaire et du charlatanisme ne sont pas seulement en honneur dans le milieu que l'on est convenu d'appeler ignorant, mais aussi parmi des gens de toutes conditions « l'homme instruit, en pleine possession de sa volonté, est ha-

bituellement au-dessus des vaines croyances du charlatanisme ; il est le premier à en rire et à s'en moquer. Mais que ce même homme se trouve, du fait d'une maladie un peu longue, en état d'infériorité physique, aussitôt vous le voyez redevenir sauvage. Retournant à l'état ancestral, il donne sa confiance aux charlatans dont il se gaussait quand sa santé était bonne » (1).

D'ailleurs la médecine semble être la science la plus simple, la plus facile, la plus accessible à tous, tant sont nombreux ceux qui se croient quelque peu médecins et se flattent de pouvoir expliquer leur maladie ou celle de leur voisin : on connaît l'anecdote rapportée par Joubert au sujet du duc de Ferrare et de son bouffon Gonnelle. Celui-ci ayant simulé un mal de dents, démontra à son maître qu'il y avait plus de médecins que de toute autre sorte de gens.

Mais il faut aussi reconnaître que le fond de la thérapeutique populaire est véritablement constitué par la thérapeutique scientifique de jadis, bien que l'imagination de chacun ait à la fois enrichi et déformé cette vieille thérapeutique au point de la rendre parfois méconnaissable. « Le peuple s'est le plus souvent borné à se souvenir et c'est grâce à lui que le lien avec le passé ne s'est pas complètement rompu ».

Ce fait nous explique que l'on retrouve les pratiques de la médecine populaire presque identiques

1. Helme. Dans le *Correspondant médical*.

dans des régions souvent fort éloignées et n'ayant jamais eu entre elles de communication, mais qui offrent ce caractère commun d'être restées, par suite de leur situation, longtemps étrangères à ce qui se passait autour d'elles.

Le Morvan est précisément une de ces régions qui, par leur nature même et leur isolement, ont su conserver leur physionomie primitive. Reposant sur un des plus vieux sols de la France, le Morvan s'étend sur quatre départements : Saône-et-Loire, la Nièvre, l'Yonne et la Côte-d'Or, ayant environ 100 kilomètres en hauteur et 50 de largeur. Nous ne croyons pouvoir mieux esquisser en peu de mots la physionomie de ce pays, qu'en citant les lignes suivantes, empruntées aux conclusions de la géographie du Morvan par Levainville (1) :

Une topographie usée, des croupes molles, un pays bossué qui ne dépasse jamais 902 mètres d'altitude (2) ; un substratum très ancien coupé de bandes granitiques et porphyritiques, à peine caché par une couche très mince de terre arable (3) ; un climat désagréable, des précipitations considérables qu'aggrave encore l'imperméabilité du sol, un réseau hydro-

1. Levainville. *Le Morvan. Etude de géographie humaine*, 1909.

2. Claude Tillier a dit des montagnes du Morvan qu'elles n'étaient pas des montagnes d'artistes. Ce sont de bonnes grosses collines bourgeoises toutes simples, toutes rondes, toutes unies : voilà tout.

3. En certains endroits : Fachin, Montrauche, Gien, Arleuf, la terre arable ne dépasse pas 15 centimètres.

graphique chevelu, compliqué et dont les forces vives demeurent sans emploi pour l'industrie ; un sol pauvre couvert de forêts, des champs longtemps stériles ; un pays de pâturages individuels ; des voies de communication nouvelles (1) qui pénètrent l'intérieur sans assurer la circulation de détail ; une population de petits propriétaires sans industrie, vivant presque uniquement de la terre, localisée dans une infinité de hameaux ; une race encore robuste (2), mais qui émigre vers des destins moins durs. Tel est l'ensemble des données physiques et économiques qui constitue au centre de la France une région naturelle, une contrée géographique, le Morvan...

Au milieu des bons pays qui l'encerclent, le Morvan s'est longtemps distingué par sa qualité de mauvais pays (3). C'était une terre infertile et ingrate : il fallut la violenter pour la rendre féconde... Dans cette lutte contre la nature, le Morvandean se rend compte qu'il n'est pas toujours le plus fort ; de là sa prudence dégénérée en routine, sa parcimonie devenue de l'avarice, mais de là aussi sa grande pitié aux pauvres gens.

Au milieu du xix^e siècle, la civilisation a enfin pénétré sur le massif ancien. L'existence est devenue meilleure... Cependant le Morvandean est resté étranger aux grands faits géographiques qui ont marqué les temps modernes. En Morvan, malgré les grands changements économiques du xix^e du siècle, la

1. En 1830, dans le Morvan nivernais, on ne comptait que 156 kilomètres de routes.

2. « Le Morvandean forme une population robuste. Les hommes trapus, mais bien conformés ont l'allure vive, les mouvements aisés, la pose droite et hardie ». Hovelacque et Hervé : *Recherches ethnologiques sur le Morvan*.

3. Un vieux dicton affirme qu'il ne vient du Morvan, ni bon vent, ni bonnes gens.

terre est restée la seule nourricière de ses enfants. Le Morvan-deau est resté essentiellement un rural.

« Cependant ces montagnes moyennes avec leur végétation trapue et vigoureuse, la ceinture verdoyante de leurs forêts éclatantes, la fraîcheur de leurs vallées toujours vertes au milieu des étés les plus secs, ont aussi leur tranquillité bien-faisante et leur charme discret. La nature n'y a rien de l'aspect grandiose des hautes cimes, de la majesté sauvage des grands torrents ; elle ne présente pas non plus le tableau reposant des moissons luxuriantes, mais elle a cependant une physionomie variée, charmante, souvent émouvante, la physionomie d'un bocage au centre de la France. Ce pays a conservé ces deux grands traits caractéristiques de la terre gauloise : la forêt et le pâturage. Les habitants ont su garder dans leurs mœurs, leurs traditions, leurs croyances, la forte empreinte de la vie de leurs pères ».

Comme le titre l'indique, nous avons divisé ce travail en deux parties. Dans la première, consacrée à la médecine populaire, après avoir passé rapidement en revue les préjugés relatifs à la médecine et à l'hygiène, il sera question de la thérapeutique populaire et de ceux qui la pratiquent. A l'exemple de Blin (1), nous avons divisé ces « praticiens illégaux » en trois catégories : les gogneux, les guérisseurs et les charmeurs.

La seconde partie est consacrée aux superstitions relatives à la médecine. Les pratiques des charmeurs

1. Blin. *Le Morvan*, p. 160.

— —

nous semblent devoir rentrer dans cette seconde catégorie. Les paysans qui voient dans leurs maladies des phénomènes d'ordre surnaturel s'adresseront, pour leur guérison, à l'intervention d'un saint, d'une fontaine miraculeuse. Nous étudierons donc successivement les charmeurs, les saints guérisseurs et les pèlerinages, et enfin le culte des fontaines.

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉJUGÉS POPULAIRES EN MÉDECINE

Voltaire a dit qu'un préjugé était une opinion sans jugement. Légué le plus souvent par la tradition, adopte presque sans retour, accepté sans examen, le préjugé est plus que l'ignorance par ce qu'il est stationnaire.

En médecine principalement, les préjugés populaires sont innombrables et c'est dans toutes les parties de cette science que l'imagination et la fantaisie se sont données libre cours.

Les paysans ont considérablement simplifié l'anatomie surtout en ce qui concerne les viscères. Ils n'ignorent pas cependant qu'au point de vue anatomique, le porc est l'animal qui se rapproche le plus de l'homme : pour le dedans, disent-ils, nous sommes la même chose, et l'anatomie de cet animal leur devrait être familière, car il y a peu de paysans, dans nos campagnes qui n'aient tué et préparé eux-mêmes, pour leur alimentation, quelques-uns de ces animaux.

Et malgré cela quel chaos ! Sous la même dénomination, les paysans confondent des organes fort dis-

semblables ; le mot foie est l'expression dont ils se servent le plus communément pour désigner les poumons qu'ils appellent les foies blancs et le foie proprement dit, qui est aussi appelé foie noir. D'un phtisique qui crache, on ne manquera pas de dire qu'il « crache ses foies ».

L'estomac est suspendu au brechet, c'est-à-dire à l'appendice typhoïde ; il y est accroché comme une marmite à sa cremaillère (1). Le « décrochement de l'estomac » aura les conséquences les plus fâcheuses : toutes les formes de dyspepsie et en général toutes les maladies gastriques se résument dans le décrochement de l'estomac. « Sur ce point l'opinion populaire se rapproche donc singulièrement d'une théorie médicale tout à fait contemporaine, qui rattache l'immense majorité des dyspepsies à la dilatation d'estomac » (2).

On entend parfois à la campagne, prononcer le mot couerée ou corée, désignation assez vague qui s'applique au cœur, à l'estomac, aux entrailles. Les aigreurs d'estomac sont appelées *vercouriau* (3).

Les autres viscères leur sont encore moins familiers. La fonction urinaire est entourée d'un profond mystère. Le mot rein ne sert qu'à désigner la région lombaire : quant aux rognons leur rôle n'est pas

1. Legendre. *Des préjugés populaires dans les maladies de l'enfance et en particulier dans le Morvan*, p. 5.

2. Brissaud. *Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine*, p. 168.

3. De Chambure. *Glossaire de Morvan*.

nettement établi. L'urine n'est que de l'eau quelque peu colorée ; pour uriner, le paysan dira toujours tomber de l'eau.

Le système nerveux n'existe pas en dehors de l'encéphale, de la cervelle. Ce que l'on appelle communément nerf n'est autre qu'un tendon.

Si l'anatomie et la physiologie sont toutes rudimentaires, la pathologie n'est guère plus compliquée. Causes et effets sont volontiers confondus : d'un malade atteint d'une congestion pulmonaire causée par un refroidissement, les paysans diront que c'est un froid et que ça lui est venu par un froid.

La plupart des affections aiguës du poulmon sont confondues sous le nom de fluxion de poitrine ou de pulmonie, et les campagnards ont bien observé les crachats rouillés qui sont un symptôme pathognomonique de la pneumonie franche, puisque dans leur parler, le mot *roueiller* signifie cracher des mucosités épaisses et sanguinolentes (1).

Les paysans connaissent bien cependant la pleurésie, la puraisie comme ils disent, et ils en ont bien saisi la pathogénie puisqu'ils la définissent une poche d'eau. Et, ajoutent-ils, la puraisie gauche est beaucoup plus dangereuse parce que c'est une poche d'eau qui tient au cœur. Là encore, le peuple s'est montré bon observateur : et si son explication est quelque peu simpliste, il n'en est pas moins vrai qu'il a bien vu le déplacement qu'un épanchement

1. De Chambure : *Glossaire du Morvan*.

gauche de quelque importance fait subir au cœur et les complications qui peuvent en résulter.

Les gens du peuple aiment à se représenter la maladie sous la forme d'une bête : le vertige, ce sont des vers dans la tête ; la syncope, des vers au cœur ; le cancer, une bête qui vous ronge.

Ils sont restés partisans convaincus de la théorie humorale, et cela explique la confiance illimitée qu'ils ont pour les vésicatoires. Ils sont persuadés qu'un vésicatoire ne peut jamais faire de mal, car il attire l'humeur au dehors et ils croient « que si le malade a beaucoup d'humeur, ce vésicatoire produira une quantité de sérosité équivalente, celle-ci représentant l'humeur peccante elle même (1). »

Chez la femme « le sang remonté » est considéré comme la cause d'une foule de maladies, notamment de la chlorose. En pathologie obstétricale, on attribue à des « laits répandus » tous les phénomènes infectieux généraux ou locaux, à porte d'entrée utérine et consécutifs à un accouchement septique, que l'on a réunis sous la dénomination d'infection puerperale ; en même temps que se produisent ces phénomènes infectieux, la sécrétion lactée diminue ou cesse complètement, les mamelles s'affaissent et cela a suffi pour qu'immédiatement on supposât que le lait pouvait prendre une autre route, se répandre dans les diverses parties du corps et être ainsi la cause directe de toutes les manifestations pathologiques que l'on observe en pareil cas.

1. Brissaud, *loc. cit.*, p. 96.

Ce préjugé, d'ailleurs, fut accrédité auprès des médecins, et un certain Selle, médecin de Berlin, a pu écrire, vers 1820, « qu'il avait trouvé dans l'abdomen d'une femme morte à la suite d'une péritonite puerpérale, une quantité de lait caillé suffisante pour faire un fromage ! » (1).

Plus que tous les autres âges, l'enfance est entourée de préjugés et d'erreurs, et c'est cependant l'époque de la vie qui aurait le plus besoin de soins éclairés, intelligents, rationnels, débarrassés de toute idée erronée et superstitieuse.

Il y a cinquante ans à peine, l'enfant morvandau était, dès sa naissance, en but à quelques-uns de ces préjugés : la ramasseuse — c'est ainsi que l'on appelait la matrone qui recevait les enfants à leur naissance — « n'abandonnait la mère que pour faire sa proie de l'enfant, et refondre à sa guise l'œuvre incorrecte de la nature » (2). Elle pétrissait son crâne, tirait son nez et finalement « faisait avaler à son innocente victime une notable portion de pomme cuite » (2). Aujourd'hui, si on ne modèle ainsi plus la tête des nouveau-nés, il est beaucoup de régions du Morvan ou du Nivernais où la pomme cuite est encore de rigueur.

Nous n'insisterons pas sur la façon dont est conduite l'alimentation des nourrissons : elle est géné-

1. Foucart. *Des erreurs et des préjugés populaires en médecine*. Thèse de Paris, 1893, p. 41.

2. Dr Bogros. *A travers le Morvan*, p. 41.

ralement déplorable et c'est à cette cause qu'il faut attribuer en partie la mortalité infantile encore élevée dans nos campagnes, malgré l'air pur et vivifiant. Toutefois, sur ce point, de grands progrès ont été réalisés depuis une vingtaine d'années.

En pathologie infantile, les deux causes toujours invoquées par les parents sont les vers et les dents : il n'est guère d'affection qu'on ne leur attribue.

Les croûtes de lait et l'eczéma impétigineux appelé vulgairement la gourme, sont généralement respectés. Si on les fait disparaître, disent les paysans, ça tombera sur la poitrine de l'enfant.

Ce n'est là encore qu'un écho de la théorie humorale, qui cependant semble ne pas être dénué de fondement puisqu'on a pu observer des complications pulmonaires ou gastro-intestinales et même la mort subite ou très rapide, à la suite de la disparition brusque d'un eczéma traité avec trop d'énergie. « Le traitement local de l'eczéma impétigineux, disent Broca et Legendre, sera avant tout très prudent : on a considéré comme un préjugé cette sorte de dogme qui empêche les gens du peuple, surtout à la campagne, de toucher au chapeau de la gourme : il y a là cependant une part de vérité » (1).

Presque toutes les affections oculaires sont confondues entre elles et toutes justiciables du même onguent. Les différentes espèces de kératites et la

1. Legendre et Broca. *Thérapeutique infantile médico-chirurgicale*, p. 345.

cataracte sont uniformément désignées sous le nom de maille. Littré suppose que ce mot provient de *medulla*, médaille ; il paraît plus vraisemblable à Brissaud que l'étymologie soit *macula*, tache (1).

Beaucoup croient encore à l'influence de la lune sur la santé ou sur la détermination du sexe des embryons (2). On entend souvent dire que si la lune change dans les trois jours après l'accouchement, l'enfant suivant sera de sexe différent ; si la lune ne change pas dans ce laps de temps, le deuxième enfant sera du même sexe que le premier.

D'après Bidault « pour connaître le sexe d'un enfant à venir, pourvu que ce ne soit pas le premier, le paysan remarque l'âge de la lune à la naissance du premier enfant. Si celui-ci est né en lune tendre, c'est-à-dire dans les deux premiers quartiers, l'enfant qui viendra ensuite sera du même sexe ; si au contraire la naissance a lieu en lune dure, c'est-à-dire de la pleine lune au dernier quartier, le sexe sera différent. »

Les femmes qui accouchent pendant la lune tendre souffrent, paraît-il, beaucoup moins que si l'accouchement a lieu en lune dure. A ce sujet, il n'est pas de paysan qui ne vous affirmera avoir souvent

1. Brissaud, *loc. cit.*, p. 307.

2. A ce sujet voir dans le XII^e *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle d'Autun* la note de Marchal : « De l'influence attribuée à la lune sur l'homme, les animaux et les plantes », p. 294.

observé qu'en lune dure le vêlement des vaches et des brebis était laborieux et que les poussins avaient beaucoup de difficulté à sortir de leur coquille.

Il faut reconnaître qu'il fut un temps où les médecins admettaient l'influence de la lune sur les maladies ; et Lamartinière a pu écrire « c'est une chose entièrement nécessaire à ceux qui se meslent de la médecine de cognoître le mouvement de cette planète pour bien discerner les causes des maladies. »

D'autres préjugés ont une origine nettement superstitieuse : beaucoup de paysans croient que pour se préserver des « forcures » il suffit de porter autour des reins ou du poignet une ficelle de chanvre appliquée directement sur la peau. Cette ficelle a bien plus d'efficacité si elle a été bénie par un prêtre ou trempée dans l'eau bénite. Les Romains employaient, dans le même but, des phylactères : c'est ainsi qu'ils appelaient les objets ayant touché la statue d'un Dieu.

CHAPITRE II

LES REBOUTEURS

Les Morvandeaux appellent souvent rebouteurs tous ceux qui se flattent d'avoir quelque habileté à soigner leurs semblables : mais nous donnerons à ce mot son sens véritable et le réserverons à ceux qui font métier de soigner les fractures et les entorses et surtout de remettre les luxations : on les appelle dans d'autres régions renoueurs, rhabilleurs, mots dont l'éthymologie s'explique suffisamment. En Morvan on les désigne plutôt sous le nom de gôgneux ou regognou (1).

L'existence des rebouteurs remonte à la plus haute antiquité et on retrouve dans certains des livres hippocratiques — de fracturis et d'articulis — la façon ordinaire dont il procèdent. Galien nous rapporte que, s'étant luxé la clavicule, il eut affaire à son maître de gymnase qui était en même temps rebouteur et qui lui fit subir des tortures épouvantables sans toutefois réduire la luxation. Il est même des rebouteurs qui eurent une situation officielle : sous Fran-

1. De chambure. *Glossaire du Morvan*.

çois I^{er} un certain Guillaume Thoreau touchait, en sa qualité de « renoueur et rhabilleur du roi », 240 livres d'honoraires par an. Louis XIII eut trois renoueurs attachés à sa royale personne, Louis XIV, neuf, Louis XV, huit, Louis XVI se contenta de quatre (1),

Il y eut de véritables dynasties de rebouteurs : Fodéré parle d'un certain Fleurot de Plombières, appartenant à une famille où on était rebouteur de père en fils depuis plus de deux siècles.

Quelques rebouteurs ont une clientèle très étendue et sont célèbres à vingt lieues à la ronde (2). En général, les gôgneux morvandaux sont plus modestes et leur réputation ne franchit guère les limites de la commune qu'ils habitent : ce sont souvent des paysans dont la vie se partage entre les travaux de la terre et la pratique de leurs art. Dans leur corporation, il se rencontre très peu de femmes : il faut, en effet, pour exercer certaines de leurs manœuvres être doué d'une grande force. Cependant Bidault, cite le cas d'une veuve D... qui vers 1887, fut célèbre à Luzy comme rebouteuse « elle déclara tranquillement qu'un jeune enfant qui venait de se fracturer la cuisse n'avait que le petit os de cassé. Elle le rebouta : l'enfant fut estropié pour le reste de ses jours » (3).

1. Cabanès et Barraud. *Les Remèdes de bonnes femmes*, p. 117.

2. En Saône-et-Loire, tout le monde connaît le célèbre B... de Saint-Gengoux qui exerce depuis plus de vingt-cinq ans.

3. Bidault. Thèse de Paris, p. 23.

Les rebouteurs s'occupent principalement des cas chirurgicaux : ils ont la spécialité des contusions, entorses, luxations et fractures. D'ailleurs, ils excellent surtout à réduire les luxations et à consolider les fractures qui n'existent pas. Le diagnostic qu'ils portent presque toujours lorsqu'on leur amène un malade, est celui de *démanchure* et sous cette dénomination, ils englobent les simples contusions, les fractures, les luxations.

Il est bien évident que quelques rebouteurs ont acquis une certaine habileté à réduire les luxations, mais aussi leurs procédés sont souvent fort brutaux et dangereux, presque toujours très douloureux.

Les massages dont ils usent couramment peuvent certainement donner de bons résultats dans le traitement des entorses ou des contusions, et même lorsqu'il s'agit de certaines fractures telle que celle de la rotule. Mais les rebouteurs deviennent dangereux lorsqu'il se mêlent de traiter des fractures, comme celles des os longs des membres. En effet, leurs procédés d'immobilisation sont toujours insuffisants et défectueux, et souvent le résultat de leur traitement consiste en un raccourcissement considérable où une impotence permanente.

Les erreurs de diagnostic, ou plutôt l'absence de diagnostic, dont sont coutumiers les rebouteurs a souvent des conséquences désastreuses : c'est ainsi qu'on a pu voir un rebouteur soigner une arthrite tuberculeuse du cou-de-pied par des massages : on devine quel pût être le résultat de ce traitement.

Au sujet des dangers que font courir les pratiques des rebouteurs à la santé publique, Legendre(1) rapporte le cas suivant : il s'agissait d'un enfant atteint d'une fracture sous-trochantérienne avec déplacement angulaire et raccourcissement considérable. Un rebouteur avait diagnostiqué une « démanchure » qu'il avait remise et quelques jours après l'enfant mourait de cancrène de la jambe : ce n'est rien, disait le rebouteur, c'est du sang battu qui s'en va par la peau ; il faut bien que le mauvais sang s'en aille.

Les rebouteurs ne s'occupent pas exclusivement des cas chirurgicaux, et quelques-uns d'entre eux, excellent à remettre le crochet de l'estomac, guérissant, du même coup, toutes les dyspepsies.

1. Legendre, *loc. cit.*, p. 52.

CHAPITRE III

LES GUÉRISSEURS. — LES REMÈDES DE BONNES FEMMES

Dans ce chapitre, il sera question de la véritable thérapeutique populaire, que l'on appelle encore, non sans dédain, la médecine des commères. Lorsqu'un paysan tombe malade, les commères du voisinage ne manquent pas de le visiter, donnant chacune leurs avis sur la nature du mal, critiquant l'ordonnance du médecin, vantant une médication qu'elles tiennent de leurs ancêtres ou qu'elles ont vu expérimenter dans un cas analogue : de là, le nom de remèdes de bonnes femmes donné à cette thérapeutique.

Dans beaucoup de régions, en Bretagne, en Normandie, dans le Poitou, ces médicastres sont appelés guérisseurs. Ce terme est moins employé dans le Morvan : cependant, on entend parfois prononcer le mot « guérissou ». Plus souvent on les qualifie de sorciers, car pour beaucoup, la connaissance et la préparation de ces remèdes sont entourées de quelque magie,

La plupart de ces remèdes sont à base de végétaux appartenant à la flore du pays : aussi donne-t-on quelquefois au guérisseur le nom d'herboriste (1). Les plantes furent d'ailleurs les premiers médicaments ; peu à peu, et souvent par hasard, nos premiers ancêtres en avaient découvert les propriétés. L'observation et l'imitation des animaux, certains cas d'empoisonnement ou de bien-être à la suite de l'emploi de quelques-unes de ces plantes, avaient contribué pour beaucoup à la connaissance de leurs propriétés.

Les plantes employées en thérapeutique populaire, les simples ne doivent pas être recueillies d'une façon indifférente. Quelques pratiques ont persisté qui montrent bien l'origine religieuse du remède. Certaines plantes devront être cueillies pendant tel quartier de lune ou suivant un rite consacré. Bidault cite la pratique suivante encore en usage à Rousillon, au sujet de la récolte de la verveine qui doit être effectuée au moment de la pleine lune de mai. « Les vieilles femmes observent exactement pendant la journée, les lieux où croît la verveine, et vont la cueillir au clair de lune en marchant à reculons » (2).

Nous énumérerons, par ordre alphabétique, les plantes les plus souvent utilisées par la thérapeutique populaire :

Ail. — On utilise fréquemment ses propriétés

1. Blin, *loc. cit.*, p. 161.

2. Bidault, *loc. cit.*, p. 36.

révulsives dues à l'huile volatile sulfurée contenue dans le bulbe.

L'ail est également employé comme vermifuge : on frotte le nez et les tempes de l'enfant, ou bien encore on lui met un collier fait de gousses d'ail. On emploie l'oignon dans les mêmes conditions.

Bryone. — La racine de bryone est considérée comme drastique ; dans les hydropisies, par exemple, on donne une infusion de racines de bryone dans du vin blanc. Le D^r Gillot a été témoin d'un cas d'empoisonnement dû à cette médication (1).

Camomille. — Fréquemment employée comme stomachique et tonique, de même que les espèces suivantes : *petite centaurée*, *chicorée sauvage*.

Chiendent. — Diurétique très souvent utilisé à la campagne, ainsi que les queues *de cerise*, l'écorce de *sureau*.

Euphorbe. — Appelée aussi herbe à la purge. Le latex de *l'euphorbia cyparissias* passe pour capable de guérir les verrues.

Genêt. — Les sommités fleuries et les graines de balais servent à préparer des tisanes diurétiques.

Gui. — Le gui a été employé contre l'épilepsie. Bidault parle d'un marchand de gui de chêne qui se faisait de gros bénéfices en annonçant dans les journaux qu'il guérissait sûrement et définitivement le mal caduc (2). D'après Lemery « le gui est employé

1. Rapporté dans la thèse de Bidault, p. 36.

2. Bidault, *loc. cit.*, p. 28.

intérieurement pour fortifier le cerveau, pour l'épilepsie... » Il faut certainement voir un rapport entre le gui, plante sacrée des druides, et l'épilepsie qui était considérée comme étant d'origine surnaturelle (*Morbus sacer.*).

Mille-feuille. — Employé comme diaphorétique, dans la pleurésie.

Mauves. — Les feuilles servent à confectionner des cataplasmes émollients que l'on applique sur les abcès et les lymphangites.

Noyer. — L'usage de feuilles de noyer en injection vaginales est courant : par suite du tannin qu'elles renferment, elles peuvent donner de bons résultats dans les leucorrhées légères.

Les feuilles sont également considérées comme anti-scrofuleuses ; on emploie alors de la tisane faite avec ces feuilles. Enfin le brou de noix est tenu en grande estime comme stomachique.

Pommes de terre. — Le traitement des brûlures du premier et du second degré consiste à recouvrir la région atteinte, de pomme de terre râpée ; il est certain qu'on obtient ainsi une atténuation sensible de la douleur, mais aussi le pansement est bien rarement aseptique. On emploie dans le même but des fleurs de lis conservées dans l'huile.

Séneçon. — Les feuilles de séneçon servent à préparer des cataplasmes utilisés pour le traitement des abcès, furoncles, panaris. On emploie également les feuilles d'aulne.

D'après Lemery « ces feuilles sont résolutives étant

écrasées et appliquées sur les tumeurs ; elles arrêtent et tempèrent les humeurs enflammées ».

Verveine. — Est considérée comme vulnérable ; on utilise des cataplasmes faits avec les feuilles.

L'emploi des herbes conseillées par les bonnes femmes n'est pas sans danger. Certaines plantes qui poussent dans les prés ont des propriétés extrêmement nocives, la belladone, la jusquiame par exemple.

Les plantes ne sont pas les seules ressources dont dispose la thérapeutique des guérisseurs. D'autres remèdes sont empruntés au règne animal et minéral.

Salive. — La salive passe pour guérir les ver-rues et les dartres. On entend souvent dire aux gens du peuple que la salive du chien a la remarquable propriété de favoriser la cicatrisation des plaies et de les empêcher de suppurer.

Urine. — L'urine a servi parfois pour le traitement de l'eczéma et des ulcères, principalement des ulcères de jambe. Bidault l'a vu employer contre les « engorgements du sein ». Lémery, dans son *Dictionnaire*, dit que l'urine « est incisive, atténuante, résolutive et détersive » et il ajoute : « Nous nous servons assez souvent dans la médecine de l'urine de l'homme ; celle d'un jeune homme bien sain est préférable aux autres. »

Excréments. — Ils sont encore quelquefois utilisés par la thérapeutique populaire : nous avons vu appliquer sur une adénite tuberculeuse un cata-

plasme fait de bouse de vache. D'après Bidault on emploie contre le panaris de la fiente d'oie blanche, et on traite les brûlures par des applications de bouse de vache fraîche.

Toile d'araignée. — Très souvent utilisée contre les hémorragies. Elle peut certainement arrêter les hémorragies capillaires, agissant à la façon de l'amadou. Mais aussi quels nids à microbes !

La *poix*, le *fiel de bœuf* sont appliqués sur la peau pour « attirer au dehors » des corps étrangers tels que des épines, une aiguille. On emploie également la *poix* pour le traitement de diverses affections du poumon ou de l'intestin : on applique une espèce de ceinture de *poix* que les paysans appellent un plâtre et on suppose que la *poix* peut extraire le mal à la façon d'un corps étranger.

Suie. — La suie est employée en infusion dans le traitement des fluxions de poitrine.

Certaines médications, communes à toute la France, se retrouvent également dans le Morvan. C'est ainsi qu'on applique sur un cancer ulcéré, principalement sur les cancers du sein, un morceau de viande ou une couenne de lard. On retrouve aussi, comme traitement de la méningite, le pigeon blanc coupé en deux et appliqué tout chaud sur la tête du malade. Bidault rapporte que, pour guérir la méningite, il a vu appliquer sur la tête du patient un crapaud vivant enfermé dans un sac : le mal passe de l'enfant à l'animal.

Il faut voir dans cette pratique un dernier vestige

d'une théorie qui eut son heure de célébrité, la théorie de la transplantation des maladies, soutenue par Paracelse dont on a pu dire « qu'il était le plus médecin de tous les fous et le plus fou de tous les médecins ».

Contre les verrues, certains guérisseurs recommandent le traitement suivant : il suffit de frotter les verrues avec des brindilles de paille ou un morceau de pomme que l'on enfouit ensuite sous un tas de fumier ou dans la terre : lorsque la paille ou la pomme seront pourries, les verrues auront disparu. Cette médication peut certainement réussir à ceux qui ont une grande confiance en elle, puisque Brocq a signalé ce fait singulier que la seule suggestion pouvait faire disparaître les verrues.

Parmi ces remèdes de bonne femme, il en est quelques-uns de vraiment dangereux ; quelques-uns ne sont que répugnants. La plupart enfin n'ont que le grave défaut d'être intempestifs, faute d'un diagnostic certain, et de faire perdre un temps précieux.

Cependant nous ne croyons pas qu'il faille toujours et systématiquement hausser les épaules lorsqu'il est question de la médecine des commères. Parmi ces remèdes, la plupart et non les moins bizarres, ont figuré dans les pharmacopées officielles, et qui sait ce que l'avenir réserve à quelques-uns de nos procédés thérapeutiques qui nous paraissent cependant si sûrs et si rigoureusement établis.

« C'est une sotte présomption, a dit Montaigne,

d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune ».

CHAPITRE IV

LES SUPERSTITIONS MÉDICALES LES CHARMEURS

Les superstitions sont créées par l'amour du merveilleux, cette disposition native qui porte l'imagination des masses à n'éprouver de sympathie que pour ce qui l'étonne.

La physionomie sauvage du Morvan, les forêts profondes qui récemment encore en couvraient la plus grande part, son isolement ont naturellement contribué à rendre plus accessible encore aux superstitions l'esprit de ses habitants; tous les auteurs qui se sont occupés des Morvandaux s'accordent à reconnaître que ceux-ci ont toujours été très superstitieux. Et aujourd'hui, si ce n'est plus que dans les légendes qu'il est question de queulards et de m'neux de loups, par contre nombre de paysans accordent encore une foi très grande aux sorciers.

On est même souvent surpris de voir des agriculteurs intelligents, attribuer à l'intervention d'un sorcier la cause d'une épizootie qui décime leurs troupeaux. Mais malheureusement ce n'est pas que sur les animaux que peut s'exercer la malice des sorciers,

et ils ont la puissance redoutable de pouvoir donner à leurs semblables des maux de toute nature, ce que l'on appelle jeter le sort et les maladies ainsi octroyées sont dites des maléfices ou sortilèges.

On conçoit aisément que les procédés habituels dont dispose la thérapeutique ne pourront avoir de prise sur les maladies qui ne sont dues qu'à des causes surnaturelles et mystérieuses ; pour les combattre avec quelque chance de succès, les paysans auront recours à des prières et plus efficacement encore à l'intervention d'individus qui se prétendent ou se croient doués du pouvoir de conjurer les sortilèges et qui eux aussi sont appelés des sorciers, les paysans désignant ainsi du même nom celui qui jette des sorts et celui qui peut les détruire.

Quoique le terme ne soit pas employé dans le langage populaire, nous appellerons, à l'exemple de Blin, ces « praticiens » des *charmeurs* ; en idiome morvandau, « chairmer veut dire exercer une action extranaturelle à l'aide de magie. Beaucoup de nos paysans croient encore que les sorciers et même les prêtres peuvent charmer un nuage pour changer sa direction, le feu pour arrêter ses progrès, une plaie ou une maladie pour les guérir. Ils ne croient pas moins que la même puissance occulte peut agir en sens inverse pour opérer le mal » (1).

Les charmeurs constituent donc vraiment une catégorie spéciale parmi les médecistes populaires. Ce n'est pas que tous se confinent strictement dans

1. De Chambure. *Glossaire du Morvan*.

leurs pratiques mystérieuses : il en est parmi eux qui ne dédaignent pas de recourir aux ressources de l'art des gôgueux ou aux remèdes de bonnes femmes. Mais beaucoup aussi ne sont que sorciers, possédant aux yeux du commun une puissance surnaturelle. Pour eux pas de massage, pas de remèdes : ils guérissent en plaçant la main sur la région malade ou sur la tête du patient et en récitant tout bas la prière de circonstance. Aussi les appelle-t-on, dans beaucoup de régions, des toucheurs : en Bretagne, dans le Bocage normand, en Poitou, dans les Cévennes. On les a définis des rebouteurs mystiques.

Les prières récitées par les charmeurs sont naturellement secrètes et varient avec chacun d'eux ; toutefois elles ne diffèrent que par quelque variante et on retrouve pour la même maladie, dans tout le Morvan, des prières presque identiques.

Ce mode de traitement s'adresse à tous les cas pathologiques et le charmeur traitera aussi facilement une entorse que l'épilepsie.

C'est ainsi que pour les entorses, les luxations, les simples contusions, les « nerfs sautés », comme disent les paysans, le charmeur récitera une prière dans le genre de celle qui suit, accompagnant son oraison de signes de croix qu'il trace avec le pouce sur la région malade :

As confiance dans c'qui va dire chi te veux ete guerissu.
Y t'gogne, y t'rengôgne, y t'dagôgne, chi tec entorchi, y d'te-
torchi, nerfs boutez vous elkiri, os raipprencez-vous lai et que

tot s'en mette bin aïtot sai piaice, comme le bon Dieu yevô mettu quand t'ee nassu. Offrande avanciale (1).

Aux environs d'Ouroux, les sorciers guérissent les brûlures au moyen de la prière suivante :

Feu de Dieu, pard ta couleur comme Judas pardit la senne en trahissant nout' Seigneur Jésus-Christ » et le sorcier souffle trois fois sur la brûlure.

Une autre prière récitée contre les brûlures est la suivante :

Le bon Dieu et le bon saint Jean se promenant parmi les champs, le bon saint Jean dit au bon Dieu : — J'entends un petit enfant qui crie : Je brûle, je brûle, je brûle. Le bon Dieu dit au bon saint : — Va-t'en, tu le guériras par le souffle de ton vent.

Le Dr Bogros raconte que les sorciers du Morvan enlèvent la maille en soufflant sur l'œil et en récitant des prières. D'ailleurs toutes les affections oculaires plus ou moins confondues, comme nous l'avons déjà dit, sous la dénomination de maille et de bourgeon, sont justifiables de prières dans le genre de celle-ci, employée à Ouroux :

Trois bels anges ont rencontré la vierge. — Où allez-vous,

1. A ce moment le malade doit jeter l'offrande au charmeur. On voit que celui-ci ne néglige pas la question des honoraires. Blin, *loc. cit.*, p. 165.

trois bels anges ? — Nous allons chercher guérison de la maille ou de bourgeon. — Artournez-vous, trois bels anges, et vous trouverez guérison.

Dans une autre oraison, également employée contre les affections oculaires, il est question du bon Dieu qui rencontre Abraham et le sorcier ajoute :

Si c'est la maille, la pique, la tache, l'œillard, le bourgeon, la cataracte, le dragon, la maille noire, la maille rouge, qu'elles fondent ou qu'elles sautent par terre.

Les sorciers guérissent les dartres par la prière suivante qu'ils doivent réciter deux jours de suite matin et soir :

Bonjour (ou bonsoir), dartre. Si tu es dans la moelle, sois dans l'os, si tu es dans l'os, sois dans la chair. Si tu es dans la chair, sois dans la peau. Si tu es dans la peau, sois dans le poil. Si tu es dans le poil, sois dans l'air.

Pour les coupures et les autres blessures s'accompagnant d'hémorragie, le sorcier dira :

Sang, sang, sang, je te conjure, je te charme, je t'ordonne de ne plus bouger du corps où Dieu t'a mis.

Sang, sang, sang,
Reste dans les veines
Aussi tranquillement
Que Jésus est resté dans la peine.

Je te conjure en longueur, en largeur, en profondeur, en

grosseur. Qu'il en soit fait ainsi que N. S. J.-C. est rescucité le jour de Pâques.

Comme on peut le voir, toutes les affections de la gorge sont justiciables de la prière suivante :

Maux de cou, la grippe, le croup, l'angine, l'inflammation, j'te coupe, j'te découpe, j'te conjure et j't'excommunie comme le sont tous les païens. Tu tomberas, tu sècheras ou tu crèveras dans la bouche de cet homme comme la rosée a fondu devant le soleil de la Saint-Jean (1).

Pour calmer les maux de dents, le charmeur fera usage de la prière suivante ;

Sainte Apolline qui êtes assise sur la pierre, sainte Apolline que faites-vous ? Je suis venue ici pour le mal de dent. Si c'est un ver ça s'ôtera, si c'est un goutte, ça s'en ira (2).

D'après Bidault, pour guérir les écrouelles, on se sert d'une plante, la noloine (*verbascum thapsus*) que l'on arrose de vin et que l'on met chauffer sous les cendres. Puis une jeune fille vierge doit mettre cette plante sur le mal et, étendant la main au-dessus, dire par trois fois (3) :

Neque Apollo pestum posse crescere quam nuda virgo restingat. (Par Apollon, un mal ne peut grandir que chasse une vierge nue).

1. Blin, *loc. cit.*, p. 165.

2. Legendre, *loc. cit.*, p. 57.

3. Bidault, *loc. cit.*, p. 63.

Lorsqu'un enfant est pris de convulsions, quelques paysans ne font pas appeler le médecin. A quoi bon, disent-ils, c'est le cautère ? Qu'y peut le médecin ? Et alors on a recours au *diseur de cautère*, qui est souvent « quelque vieux berger crasseux et dégoûtant » : celui-ci récite alors une prière plus ou moins incompréhensible en traçant avec le pouce des signes de croix sur différentes parties du corps du petit malade (1).

. Legendre, *loc. cit.*, p. 19.

CHAPITRE V

LES SAINTS GUÉRISSEURS ET LES PÈLERINAGES

De tout temps l'homme a été tenté d'appeler la puissance divine à son aide pour la guérison de ses maladies « le plus souvent, dit Trousseau, nous avons trop le sentiment que la providence s'occupe de nous et alors que nous sommes les artisans de nos propres maladies nous les considérons comme une punition de Dieu, quand elles ne sont que l'effet naturel des causes morbides auxquelles nous nous exposons volontairement (1). »

Cette pensée si naturelle à l'homme lui a inspiré dès le début, l'idée de recourir aux ministres de Dieu : c'est ainsi que la médecine sacerdotale a été la première établie dans le monde. Les prêtres d'Esculape, les Asclépiades furent nos premiers ancêtres ; et encore aujourd'hui, dans certaines régions, notamment la Bretagne, les prêtres et les religieuses font une sérieuse concurrence aux médecins (2).

1. Trousseau. Deuxième conférence sur l'empirisme.

2. A ce sujet voir les thèses de Lelièvre (Paris 1907) et de Foll (Bordeaux, 1903) et l'ouvrage de Brouardel sur l'exercice illégal de la médecine et le charlatanisme, p. 902.

« Autrefois on conduisait les malades au temple d'Esculape où ils passaient une nuit. Au xix^e siècle on mène les incurables en grand pèlerinage vers d'autres lieux sanctifiés, où, forts du conseil de leur médecin, ils peuvent espérer une guérison miraculeuse (1). »

Les charmeurs guérissent en récitant des prières dans lesquelles ils invoquent le plus souvent, le Christ et « la bonne viarge ». Mais il est aussi des oraisons qu'il suffit au malade de réciter ou de faire réciter par quelqu'un de son entourage pour que la guérison s'en suive. Jadis les capucins et les moines mendiants faisaient un grand commerce de ces oraisons souveraines pour toutes sortes de maux : c'est ainsi que pour obtenir une délivrance rapide et sans douleur, les femmes en couches devaient réciter certaine oraison à sainte Marguerite ; il leur suffisait, si elles ne savaient lire, de s'appliquer l'oraison imprimée *in loco dolenti*.

Parmi les saints, beaucoup sont devenus de véritables spécialistes, capables de guérir chacun certaine maladie. La détermination de leur spécialité est parfois basée sur une grossière similitude de nom : Sainte Claire guérit les maux d'yeux et elle est la patronne de deux fontaines, à Anort et à la Comelle, qui passent pour guérir ces affections. D'ailleurs on désigne parfois les ophtalmies sous le nom de mal Saint-Clair. Saint Marcoul, dit-on, guérit les maux de cou.

1. Brissaud, *loc. cit.*, p. 119.

On a fait intervenir, pour d'autres saints, le genre de martyre qu'ils ont subi. Saint Laurent est devenu, par tous pays, le spécialiste des brûlures. Saint Léger, évêque d'Autun, qui au ^{vii}^e siècle eut les yeux crevés sur les ordres d'Ebroin, est le patron d'une fontaine à Couhard, souveraine pour les affections oculaires.

D'autres enfin sont invoqués pour certaines maladies parce que, de leur vivant, il ont soigné des gens atteints de semblables affections : saint Roch, qui au ^{viii}^e siècle guérissait les pestiférés, est de nos jours encore « invoqué en cas de contagion ». Atteint lui-même par la terrible maladie, il fut guéri par un chien qui léchait ses ulcères : c'est pourquoi on le représente toujours montrant sa cuisse ulcérée et accompagnée d'un chien.

Dans le Morvan, certains sanctuaires, ont été ou sont encore l'objet de pèlerinage ou de vénération spéciale de la part des malades. Au Beuvray, les fidèles venaient demander à la croix de saint Martin la guérison des fièvres et déposaient comme offrande un œuf ou un sou.

Les nourrices épuisées se rendaient en pèlerinage à la chapelle de Savault, près de Montsauche, pour obtenir un lait abondant. A la petite Verrière, Notre-Dame du Regard était vénérée dans le même but : les femmes y apportaient comme offrande un fromage qu'elles déposent actuellement à l'église depuis la suppression de la statue.

A l'église de Reclesne une madone fut vénérée pen-

dant des siècles par les femmes enceintes qui lui demandaient la grâce d'une heureuse délivrance. Pendant la messe qu'elles faisaient dire à cette intention « le prêtre entr'ouvrait la poitrine de la statue qui était de carton et on voyait apparaître l'enfant Jésus dans le sein de sa mère » (1).

Au village du Gamey, commune de Saint-Sernin-du-Bois, se trouve une chapelle dédiée à saint Plotot (Protais) et à l'intérieur de laquelle on voit les images de saint Plotot et de saint Freluchot ainsi nommé par les habitants du pays, à cause de ses cheveux frisés. Il n'y a peu d'années encore on venait y chercher la guérison du rachitisme et de la stérilité. Les pèlerins devaient s'y rendre trois vendredis, de suite et faire toucher à la statue de saint Plotot des vêtements ayant servi aux enfants noués, puis ils grattaient un peu de poussière sur la statue du saint, la mélangeaient à de l'eau puisée dans une fontaine voisine et dédiée elle aussi à saint Plotot et faisaient absorber ce breuvage au malade. « La statue du saint est enlacée dans un réseau de cordons noués autour de son corps comme les lisières d'un maillot, grossiers symboles de l'infirmité dont les visiteurs implorent la guérison (2). »

Mais le plus célèbre de ces pèlerinages fut sans contredit celui de la Certenue, près de Mesvres. « La Certenue était une station des pèlerinages celtiques

1. *Mémoires de la Société éduenne*, t. X, p. 514.

2. Bulliot, *loc. cit.*, p. 11.

où, du fond du Charbrais, les fidèles s'arrêtaient en se rendant à la fontaine célèbre d'Alise, qui a pris depuis le nom de Sainte-Reine » (1).

Au sommet de la montagne de la Certenue s'élève un oratoire connu sous le nom de Notre-Dame de Certenue. L'origine de la statue qui orne la chapelle est merveilleuse : elle fut découverte par une bergère à l'endroit même où se trouve la chapelle et elle fut transportée la nuit à Fougerette, mais la nuit suivante la sainte revint elle-même à son premier séjour, et cela trois fois de suite : c'est alors que fut construit l'oratoire (2). Près de la chapelle se trouve une fontaine sacrée.

Autrefois les fidèles se rendaient à la Certenue le lundi de Pâques, pour les Rogations et le lundi de la Pentecôte. Ce dernier pèlerinage a seul persisté jusqu'à nos jours. Le soir de la Pentecôte, les pèlerins après s'être lavé les mains et le visage à la fontaine et y avoir puisé de l'eau, s'entassaient dans la chapelle et récitent des prières. Vers les onze heures, minuit, l'imagination des assistants aidant, la statue se couvre de gouttelettes de sueur : la sainte accomplit son œuvre. « On cite des guérisons extraordinaires ainsi obtenues, des enfants noués dont les membres ou la langue obtenaient la liberté qui

1. Bulliot, *loc. cit.*, p. 18.

2. La statue actuelle ne date guère que du ^{xv}^e siècle, mais d'après la tradition populaire, la statue primitive a été enfouie sous le mur auquel est adossé l'autel,

leur avait manqué jusque-là, des fièvres opiniâtres subitement apaisées » (1).

Un office religieux était autrefois zélébré le lundi matin à la chapelle : depuis une cinquantaine d'année tout culte public a cessé. L'après midi du lundi était consacré « à des danses et autres divertissements dont la licence des fêtes païennes n'est pas bannie entièrement ».

Aux xvi^e et xvii^e siècles, pendant lesquels de nombreuses épidémies de peste dévastèrent toute la région Autunoise, Uchon fut fréquenté par de nombreux pèlerins qui venaient demander à Saint-Roch et à Saint-Sébastien la guérison ou la préservation de la terrible maladie. Il est curieux de voir réunis dans le même petit village les deux saints invoqués en cas de contagion : nous avons déjà dit que saint Roch avait soigné des pestiférés au xii^e siècle. Saint Sébastien, qui fut martyrisé à coups de flèche, était déjà invoqué contre la peste au vii^e siècle.

Les maladies qui ont régné épidémiquement pendant les xvi^e et xvii^e siècles étaient toutes désignées sous le nom de peste : beaucoup d'entre elles n'avaient aucun rapport avec la véritable peste d'Orient (2). Toutefois cette dernière a fait dans l'Autunois, de terri-

1. De Charmasse. *Annales historiques du prieuré de Mesvres en Bourgogne et de ses dépendances*, p. 132.

2. Dr Guyton. Notice sur les maladies épidémiques, contagieuses et pestilentiellles qui ont affligé Autun pendant les xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles. *Annales de la Société éduenne*, t. VI.

les ravages pendant plus de deux cents ans : le premier fait de peste constaté à Autun semble remonter à 1507.

Les pèlerins se rendaient à pied à Uchon qui est distant d'Autun d'environ 19 kilomètres. Une relation de la procession qui eut lieu en 1628 nous apprend que 967 habitants à pied, 92 ecclésiastiques et 120 cavaliers, sans comprendre 180 personnes parties la veille, soit un total de 1459 pèlerins « sont estés en l'eglize et paroisse de Monsieur Saint-Sébastien d'Uchon, pour prier Dieu d'appaiser son ire en la maladie d'épidemye et peste qui commençoit à s'eschauffer dans la ville et faubourgs d'icelle. » Le résultat fut si efficace que l'année suivante, 3.000 fidèles se rendirent de nouveau à Uchon « pour rendre grâce à Dieu de ce qu'il lui a pleu appaiser son ire et fait cesser entièrement la maladie d'épidemye depuis la feste de Noël dernière, laquelle avait duré seize mois entiers. »

Le plus important de tous ces pèlerinages à Uchon fut sans conteste celui de 1637, conduit par Messire Claude de la Magdeleine, évêque d'Autun, qui célébra la messe à Uchon « à laquelle procession il fut compté à la planche de Mesvres 4.800 et plus d'habitants (1) ».

Les habitants d'Autun ne furent pas les seuls à

1. Extraits d'un livre d'heures appartenant à la famille Rolet cité par De Charmasse : les pèlerinages à Saint-Sébastien d'Uchon. *Mémoires de la Société Eduenne*, t. XVI.

venir demander à Saint-Sébastien la guérison de la peste. Ceux d'Arnay-le-Duc, distant d'Uchon de 48 kilomètres, de Luzy distant de 26 kilomètres avaient également eu recours à la protection du saint.

CHAPITRE VI

LE CULTE DES EAUX

Le Morvan est très abondamment pourvu de sources miraculeuses, et ce n'est que depuis peu d'années seulement que le nombre des malades qui viennent y chercher guérison diminue de plus en plus.

La plupart de ces fontaines, presque toutes peut-on dire sont placées sous la protection d'un saint et il semble qu'on devrait réunir dans un même chapitre les fontaines sacrées et les saints guérisseurs. Toutefois il faut voir surtout dans le culte des eaux une survivance de pratiques accomplies par les prêtres de religions qui ont précédé de longtemps l'avènement du christianisme. « Le culte des eaux est une des formes primitives du naturalisme qui ont précédé les religions philosophiques. Il a existé dans l'Inde, l'Égypte, la Perse, l'Asie entière d'où il passa dans la Germanie, la Scandinavie, la Gaule et la Bretagne, avant ou avec le druidisme » (1).

La première médecine, pratiquée par les prêtres, fut nécessairement magique : l'invocation aux esprits,

1. Bulliot. *Le culte des eaux sur les plateaux Eduens*, p. 1.

aux forces mystérieuses de la nature compléta la connaissance des simples. En Gaule les prêtres de Belen s'adonnaient à la pratique de la médecine, et le fond de leur médecine était fait du culte des eaux, des arbres et des pierres. « Le culte des génies des eaux multiplié à l'infini dans les campagnes de la Gaule y constituait à proprement parler avec celui du soleil la véritable religion du peuple...

L'enfant arrivait-il à la lumière ? C'était la fée de la fontaine, la dame qui avait présidé à sa venue, qui l'avait doué... la fontaine avait des remèdes pour tous les maux » (1).

Après la conquête de la Gaule par les Romains, ceux-ci suivant leur politique habituelle, firent rentrer dans leurs temples les dieux gaulois et poursuivirent le culte des Druides. Mais celui-ci, chassé des villes, s'était réfugié dans les forêts immenses qui recouvraient alors en grande partie le sol gaulois. Après les Romains, les évêques chrétiens qui évangélisèrent les Gaules eurent aussi à combattre les croyances populaires ; malgré tous leurs efforts, malgré les conciles de Tours (567), de Nantes (658) et deux capitulaires de Charlemagne (789 et 794) qui prohibaient le culte des fontaines, ordonnant aux prêtres de faire détruire les endroits consacrés et traitant de fous ceux qui y croyaient, le christia-

1. Bulliot et Thierollier. La mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays Eduen. *Mémoires de la Société éduenne*, t. XVI, XVII, XVIII, XIX.

nisme ne put que « transformer le culte des fontaines et non le détruire (1) ».

D'ailleurs, devant leur impuissance à détruire complètement l'idolâtrie, les apôtres chrétiens avaient changé de tactique et au lieu de heurter de front les croyances populaires, ils essayèrent de « greffer la foi chrétienne sur le chêne druidique »

La source sacrée des druides fut dédiée à un saint : l'idole qui la surmontait fut brisée, parfois même devint une statue de saint, servant à orner la chapelle bâtie au voisinage de la fontaine. C'est ainsi qu'on peut voir dans une niche de la chapelle de Gamey deux figures antiques qui ont été retrouvées dans les ruines d'un édifice gallo-romain, avoisinant la chapelle et qui ont été baptisées par les gens du pays, Saint-Plotot et Saint Freluchot. A la Certenue, la Bonne Dame remplaça la Dame blanche, la Dea de la fontaine (2).

Cette transformation due au Christianisme est particulièrement manifeste dans toute la région de l'Autunois, où nombre de fontaines sacrées sont dédiées à Saint-Martin. Ce fut lui, en effet, qui au IV^e siècle évangélisa les campagnes éduennes restées fidèles aux pratiques du paganisme.

Un culte identifié aussi profondément avec la vie journalière que l'était le culte druidique devait s'incruster plus qu'aucun autre et aussi a-t-il été plus tenace que celui des Dieux officiels.

1. Bulliot, *loc. cit.*, p. 1.

2. D'ailleurs la qualification de *Sancta*, était donnée aux *deæ*, dans les inscriptions. Bulliot, *loc. cit.*, p. 18.

Dans le Morvan, ce coin de la terre Gauloise, que sa nature même mit pendant des siècles à l'abri des influences étrangères, le culte druidique conserva longtemps son caractère primitif. Et si aujourd'hui on ne retrouve plus de traces du culte des arbres et des rochers, par contre, le culte des fontaines y est resté fort vivace.

Lex, dans une étude sur le culte des eaux dans le département de Saône-et-Loire, a dressé la statistique suivante : sur 76 sources, fontaines ou puits miraculeux dont il a relevé l'existence dans le département, 30 avaient la propriété de guérir les fièvres, 14 toutes les maladies en général, 13 les affections de la vue, 4 la stérilité des femmes, 5 les douleurs, 2 les maux de tête, 1 les névralgies, 1 les plaies, 3 les écrouelles, 1 le cancer, 2 les maladies de la peau, 1 les dartres, 1 la carie des os, 3 les maux d'estomac, 1 les indigestions, 1 les catarrhes, 1 le goître, 2 toutes les maladies des enfants, 3 le rachitisme, 2 le dépérissement, la patte d'oie ou athrepsie, 1 la mutilé, 1 les convulsions (1).

Il y a, réparties sur toute l'étendue du Morvan, un nombre considérable de fontaines fébrifuges et beaucoup d'entre elles sont encore aujourd'hui fréquentées par les malades : Saint-Frémy près de Cury, Saint-Barthélemy à Monthelon, de l'Hermitage à Saulieu, de Saint-Antoine à Repas près d'Auxy, des Fées à la Grande-Verrière.

1. Lex. Le culte des eaux dans le département de Saône-et-Loire. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, t. II, 1897.

A Roussillon, les maladesse rendaient la nuit à la fontaine de Saint-Martin et après avoir bu et s'être lavé le visage, déposaient en offrande un œuf pour perdre la fièvre ; à Brion, à la fontaine de Saint-Pierre, l'offrande consistait en un morceau de pain.

La fontaine de Saint-Bonnet, à Barnay, avait également la réputation de guérir les fièvres : une très ancienne légende rapporte qu'un habitant qui, par bravade avait baigné son chien dans la fontaine, fut pris d'une fièvre que les médecins ne purent guérir et qui ne céda que quand le coupable eut fait amende honorable au saint (1).

La fontaine de Saint-Hilaire, près d'Alligny-en-Morvan, guérissait les fièvres intermittentes ; le clergé du pays s'y rendait tous les ans en procession.

Il n'est pas que les fontaines qui avaient le pouvoir de guérir les fièvres « les sources de l'Arroux, comme celles de la Seine, avaient leur renom mythologique et curatif dont il est permis encore aujourd'hui de constater les derniers vestiges » (1). Pour perdre la fièvre, il fallait trois jours de suite, se rendre avant le lever du soleil sur les bords de l'Arroux, lancer un sou dans l'eau, prendre une gorgée de cette eau et la rejeter en prononçant les paroles suivantes :

Arroux, je t'apporte la fièvre,
Tu me la rendras
Quand tu remonteras (3).

1. Lex, *loc. cit.*

2. Bulliot et Thiollier, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 287.

3. Abbé Lacreuze. Notes sur les pratiques superstitieuses

Nombreuses aussi étaient les sources qui possédaient la vertu de rendre la fécondité aux femmes stériles, un lait abondant aux nourries épuisées ou encore passaient pour assurer une prompte délivrance.

A Onlay, les jeunes mères qui n'ont pas de lait vont baigner leurs seins à la fontaine de la Bonne-Dame, le 15 août.

Près de Saint-Symphorien-de-Marmagne, au hameau de la Maison-Dru, se trouve la fontaine de Sainte-Marie-Anne, à proximité d'une chapelle dédiée à la même sainte. Les nourrices épuisées s'y rendaient pour obtenir un lait abondant : elles se lavaient les seins, puisaient de l'eau dans un vase qu'elles faisaient toucher à la statue avant de boire et emportaient le reste pour continuer pendant quelques jours, chez elles, l'acte de dévotion (1). On y envoya d'Autun, pendant longtemps, une vieille femme faire des neuvaines par procuration.

A Dettey, une fontaine dédiée à saint Martin avait la réputation de guérir les fièvres et de plus de faciliter l'accouchement. On faisait boire à la pasturiente une infusion faite avec des plantes que l'on recueillait dans les joints des pierres de la fontaine et qui n'étaient autre que l'hépatique des fontaines ; cette plante est employée, dans la thérapeutique des commères, comme hydragogue.

observées dans le Morvan. *Mémoires de la Société Eduenne*, t. X, p. 64.

1. Bulliot et Thiollier, *loc. cit.*, t. XIX, p. 48.

La source de Sainte-Agathe à Corbigny, la fontaine de Saint-Avauboug (Walburge) près de Saint-Léger-sous-Beuvray, la fontaine de Lantly étaient également fréquentées par les nourrices épuisées.

Deux sources dédiées toutes deux à sainte Claire et situées l'une à la Comelle, l'autre au village de Velée, près d'Anost, guérissaient les affections de la vue : les pèlerins se rendaient à la fontaine d'Anost le 1^{er} mai et le 1^{er} dimanche de mai, et comme offrande apportaient des œufs.

A proximité d'Autun, au village de Couhard, la fontaine de Saint-Léger avait les mêmes propriétés : tous les ans, le deuxième dimanche d'octobre, le clergé s'y rendait en procession.

A Faubouloin se trouvent la fontaine des « bitous » et celle des « bavous » où les malades se rendaient le lundi de Pâques et le 8 septembre pour se débarrasser de ces vilaines affections (1).

Plusieurs fontaines avaient la remarquable et singulière propriété de pouvoir fournir un pronostic sur l'avenir d'un enfant chétif ou sur la terminaison d'une maladie. A cet effet, on plongeait dans l'eau de la source soit une poupée d'étoffe, soit un morceau de la chemise du malade s'il s'agissait d'un adulte, et selon que ces chiffons enfonçaient ou surnageaient, on pouvait augurer de la mort ou du salut. Les fontaines de Saint-Languy, au village de Fleury, de Sainte-Claire, à la Comelle, de Saint-Martin entre

1. Blin, *loc. cit.*, p. 108.

Glenné et la Grande Verrière étaient ainsi consultées sur le sort des enfants chétifs ; la fontaine de Saint-Barthélemy à Monthelon, l'était sur le sort d'un adulte atteint des fièvres.

Liégard signale une pratique analogue en Bretagne, à la fontaine de Sainte-Monne, près de Dirinon (1).

La fontaine de la Certenue, dont nous avons déjà parlé, avait la propriété de « dénouer » les petits rachitiques ; celle de Repas guérissait les enfants de la scrofule.

La Dame de la Certenue était la sœur de la dame de la Maison-Dru et de celle de la Comelle « cette triade des mères n'est qu'une des nombreuses traditions celtiques conservées en ce lieu » (2). La fontaine de la Certenue avait été dédiée aux trois mères dont le souvenir s'est conservé sous le nom des trois dames sœurs. Après l'établissement du christianisme, les trois dames se séparèrent et s'établirent en des lieux différents : à Maison-Dru, à la Comelle, une resta à la Certenue.

Les offrandes les plus souvent apportées par les pèlerins qui venaient demander aux fontaines la guérison de leurs maladies étaient des œufs, des fromages, quelque menue monnaie. Les pauvres

1. Liégard. *Les Saints guérisseurs de la Basse Bretagne*. Thèse de Paris, 1903.

2. Bulliot, *loc. cit.*, p. 18.

seuls pouvaient recueillir ces offrandes ; l'individu aisé qui les dérobaît prenait en même temps la maladie pour laquelle les fidèles étaient venus implorer guérison.

CONCLUSION

Il nous paraît difficile de tirer des conclusions d'un travail qui n'a d'autre prétention que d'être une monographie forcément incomplète. Cependant nous ne voudrions terminer, sans insister sur les dangers que font courir à leurs clients les « praticiens illégaux » et sans essayer d'indiquer, à côté du mal, ce que nous croyons être le remède.

Parmi les médicastres populaires les plus dangereux, sont certainement les rebouteurs ; si parmi les guérisseurs quelques-uns utilisent des remèdes vraiment dangereux, la plupart d'entre eux n'ont, ainsi que les charmeurs, que le grave inconvénient de faire perdre un temps précieux. S'ils ne font pas de bien, ils ont au moins le mérite de ne pas faire de mal et c'est déjà quelque chose !

Nous sommes persuadés que l'application rigoureuse de la loi du 30 novembre 1892 et des peines qu'elle édicte, suffirait à faire diminuer dans de notables proportions cet exercice illégal. Le paragraphe 18 (tit. V) de cette loi dit en effet :

Quiconque exerce illégalement la médecine, est puni d'une amende de 100 à 500 francs et, en cas de

récidive, d'une amende de 500 à 1.000 francs et d'un emprisonnement de six jours à six mois, ou de l'une de ces deux peines seulement.

Mais bien que nous n'ayons pas à discuter ici les jugements rendus par les tribunaux, nous devons reconnaître, avec tous les médecins qui se sont occupés de cette question, que la mansuétude des juges est souvent trop grande pour ceux qui se livrent à l'exercice illégal de la médecine.

D'autre part, beaucoup de médecins de campagne hésitaient à dénoncer et à entrer en guerre avec un rebouteur de leur pays. La même loi de 1892 qui accorde aux médecins le droit de se constituer en associations syndicales, y a remédié : il suffira au médecin de dénoncer tout exercice illégal à son syndicat lequel, après enquête, et s'il le juge à propos, en saisira les tribunaux, conformément à la loi de 1892, titre V (§ 17).

Vu : le Président de la thèse,
GILBERT-BALLET

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu, et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Ardouin Damazet. — Voyage en France, 1^{re} série. Morvan, 1893.

Baudiau. — Le Morvan, 1867.

Bidault. — Les superstitions médicales du Morvan. Thèse de Paris, 1899.

Blin. — Le Morvan, 1902.

Bagros (D^r). — A travers le Morvan, 1887.

Brissaud. — Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine, 1892.

Brouardel. — L'exercice illégal de la médecine et le charlatanisme, 1898.

Bulliot. — Le culte des eaux sur les plateaux éduens, 1868.

Cabanès. — Remèdes d'autrefois, 1905.

Cabanès et Barraud. — Remèdes de bonne femme, 1907.

Cantaloube. — Les médocastres des Cévennes. Thèse de Montpellier, 1904.

De Chambure. — Glossaire du Morvan, 1878.

De Charmasse. — Annales historiques du Prieuré de Mesvres en Bourgogne et de ses dépendances, 1877.

Dupin. — Le Morvan, 1853.

Darmezin. — Superstitions et remèdes populaires en Touraine. Thèse de Bordeaux, 1904.

Foucart. — Erreurs et préjugés populaires en médecine. Thèse de Paris, 1893.

Foll. — Médecine et superstitions populaires en Bretagne. Thèse de Bordeaux, 1903.

Guiton. — Empirisme et superstitions médicales dans le Bocage Normand. Thèse de Paris, 1904.

Lebrun. — Empirisme et remèdes populaires. Thèse de Paris, 1906.

Legendre. — Des préjugés populaires dans les maladies de l'enfance et en particulier dans le Morvan, 1883.

Lelièvre. — De l'exercice illégal de la médecine en Bretagne. Thèse de Paris, 1907.

Lemery. — Dictionnaire universel des drogues, 1748.

Levainville. — Le Morvan : Etude de géographie humaine, 1909.

Lex. — Le culte des eaux dans le département de Saône-et-Loire. Annales de l'Académie de Mâcon, 3^e série, t. II, 1897.

Liègeard. — Les Saints guérisseurs, de la Basse-Bretagne. Thèse de Paris, 1903.

Mémoires de la Société Eduenne, depuis 1837.

Richerand. — Des erreurs populaires relatives à la médecine, 1810.

Tiffaud. — L'exercice illégal dans le Bas-Poitou. Thèse de Paris, 1899.

